
ENTRETIEN

Mgr Éric de Moulins-Beaufort : « Ce que ce moment nous révèle, nous en souviendrons-nous ? »

Publié dans LA VIE du 16 avril 2020 / Sur le site le 10/04/2020 / Interview Marie-Lucile Kubacki



© Stéphanie Jayet pour La Vie

L'archevêque de Reims et président de la Conférence des évêques de France évoque pour *La Vie* les enjeux pastoraux de cette période de confinement... et ce qu'elle révèle pour l'avenir (extraits).

Pendant le confinement, la vie de l'Église aura été profondément bouleversée... Quelles leçons et quelles pistes peut-elle tirer de cette expérience pour son avenir ?

Récemment, avec d'autres archevêques, nous faisons le constat que beaucoup de prêtres et de laïcs déployaient des trésors de créativité et d'imagination !

Nous expérimentons actuellement une autre manière de nous situer les uns vis-à-vis des autres, peut-être plus sensible, plus attentionnée : la fraternité paroissiale se trouve renforcée en bien des endroits par une multiplicité de petites initiatives, comme la mise en place de chaînes de téléphone pour prendre des nouvelles des uns et des autres... Certes, ce mouvement est inégal selon les lieux, mais de belles choses émergent. Beaucoup de chrétiens, aussi, consacrent davantage de temps à la prière, parce qu'il n'y a plus de sorties au cinéma ou au théâtre, d'invitations à dîner. Les familles avec de jeunes enfants sont particulièrement concernées. Elles rencontrent à la fois des situations difficiles à vivre mais aussi des expériences de joie décuplées dans la prière familiale et une manière de vivre la messe différemment... Qu'en restera-t-il ? Je l'ignore ! Mais j'espère que cette expérience nous amènera à réaliser que notre rôle de prêtres doit se concentrer avant tout sur l'attention aux personnes, et leur vie spirituelle.

Et donc, de revoir l'ordre des priorités ?

Peut-être, dans la vie d'avant, passions-nous parfois trop de temps à faire vivre la structure, à organiser des événements certes importants et utiles... La situation d'urgence actuelle est une invitation pour chacun à veiller sur la vie théologique du peuple qui lui est confié, à aider chacun à développer sa capacité de vie intérieure et d'écoute de la parole de Dieu.

L'impossibilité d'aller à la messe accélère l'effacement de certaines paroisses ou du moins, elle l'anticipe... À long terme, cela signe-t-il la fin d'un modèle territorial ?

Dans le diocèse de Reims et des Ardennes – et c'est assez représentatif de ce que j'entends ailleurs – je constate que le nombre de prêtres ne permet plus de maintenir un modèle paroissial classique, au sens où la paroisse est une communauté relativement circonscrite où les prêtres sont censés connaître tout le monde. Depuis janvier, nous avons mis en place un système plus itinérant. Le diocèse a été divisé en 11 espaces missionnaires – certains sont très grands, trop, mais ils tiennent compte de nos forces – avec, dans chacun, une équipe de deux ou trois prêtres et quelques diacres et de laïcs, chargés de faire vivre un lieu eucharistique et de mener des missions itinérantes. Au lieu eucharistique dominical, j'aimerais qu'il y ait non seulement une messe tous les dimanche matins, à la même heure, et au même endroit, mais un peu plus que la messe, en intégrant ce qui la prépare et la déploie : idéalement, la journée eucharistique commencerait à 9h et se terminerait à 16h !

Le reste du temps, je voudrais que les prêtres organisent leur temps en missions dans l'espace confié, canton par canton ou quartier par quartier, tous ensemble, en proposant à des laïcs de les rejoindre pour participer à des veillées, organiser des conférences...

Un modèle qui articule une présence sédentaire, et une certaine itinérance, donc...

J'ai l'intuition profonde que les gens ont besoin de proximité. On peut toujours multiplier les messes, que l'on soit à trois ou à trente kilomètres de chez eux, cela ne fera pas de grande différence en terme de pratique. En revanche, les choses commencent à changer quand les gens savent qu'un prêtre viendra les visiter tôt ou tard. C'est même un devoir pour les prêtres que de se rendre auprès de personnes âgées qui ne peuvent plus aller à la messe. Il est très bien que laïcs portent la communion, mais il est important que personne ne se dise : je ne verrai plus jamais un prêtre ! (...)

Depuis janvier, vous avez réduit le nombre de messes du dimanche matin, cela n'a-t-il pas été trop douloureux ?

Pour ma part, je souhaite que les fidèles redécouvrent la joie de l'eucharistie. Depuis que nous avons pris cette initiative, les fidèles font l'expérience de se retrouver nombreux à la messe. Le jour de mardi gras, j'ai déjeuné avec une famille dans un petit village des Ardennes et la mère de famille, qui avait plus de 70 ans, a commenté : « *Nous sommes plus nombreux et plus recueillis.* » Certains sont blessés de ne plus avoir la messe chez eux, je le sais. Mais cela permet une expérience différente de l'eucharistie, cela fait vivre quelque chose du mystère qui est nécessaire... au détriment de la proximité. C'est pour ça que je crois à l'itinérance. Il est important que les fidèles puissent réaliser que le prêtre s'intéresse à eux.

Certains craignent qu'après la parenthèse du confinement, un certain nombre de fidèles ne perdent le chemin de la messe, après s'être habitués, par exemple, à choisir leur prédicateur préféré parmi toutes les propositions qui ont fleuri sur Internet, ou leur groupe de prière par SMS... En somme, que l'Église virtuelle ne concurrence l'Église réelle.

Les paroisses les plus actives sur Internet sont celles qui sont ordinairement les plus inventives et les plus créatives, et celles-là continueront de l'être...

Aujourd'hui, il est clair que les prêtres doivent pouvoir être dégagés d'un certain nombre de responsabilités, et cela demande un certain renoncement, y compris de leur part, pour qu'ils aillent modestement, humblement, à la rencontre des gens. Car il ne s'agit pas de se morfondre sur la virtualisation qui, de fait, n'a pas attendu l'épidémie pour faire son nid : le remède est que nous allions aux portes, qui parfois s'ouvriront grand et parfois nous seront claquées au nez ! Et ceux que nous ne pourrons rencontrer, nous les porterons dans la prière. Dans les paroisses que nous allons confier aux laïcs, il s'agira d'abord de prendre des nouvelles des gens, de s'intéresser à ceux qui nous entourent. Cela existe déjà, en réalité ! Beaucoup de ceux et celles qui nous ont accueillis connaissent leur voisinage et sont estimés par lui, et c'est une richesse, car il est plus facile de venir en étant introduits ! Nous, prêtres, nous arrivons sur un terrain préparé par la vie concrète. Nous ne pouvons rencontrer des gens que parce que ces chemins sont préparés par les fidèles, avec ferveur et humilité.

Certains retrouvent, aussi, ce que veut dire l'Église domestique. Comment accompagner ce mouvement à la fin du confinement ?

Permettez-moi ici, de faire un peu de publicité... J'ai été contacté par des gens qui forment le mouvement Ecclesiola, autour de Gilles Rebêche, qui a développé la diaconie du Var, précisément pour aider les familles à vivre l'Église domestique à travers les liturgies du soir en famille. Cela fait rêver ! Dans tous les diocèses, nous proposons aux fidèles de s'organiser en fraternités de proximité,. L'idéal serait que les catholiques, seuls ou en famille, se retrouvent une heure par semaine pour se préparer au dimanche, échanger et prier ensemble pour leur environnement. Cela changerait quelque chose dans le tissu social et ecclésial. Car ce qui fait que l'on traîne les pieds pour aller à la messe le dimanche, c'est que l'on ne vit pas assez cette fraternité et cette intériorité chrétienne. Quand tout cela est inscrit dans notre vie intérieure, on court à la messe car on comprend que ce qui nous y est donné est sans commune mesure avec ce que nous nous donnons à nous-mêmes. (...)

Et après cette crise ?

Pendant cette crise, je crois beaucoup à la possibilité d'un approfondissement, au fait de pouvoir se découvrir un goût de la vie intérieure. Mais l'après pose aussi l'éternel problème de la fausse conversion, d'un repentir qui ne serait qu'une « rosée d'aurore » (Osée 6, 4).

Quand les choses tournent mal, nous sommes pleins de promesses, et dès qu'elles se rétablissent, nous retombons dans nos travers. Que serons-nous capables de garder du ralentissement du rythme ? En sortant, continuerons nous de consacrer du temps à la prière, à l'intériorité, à nous préoccuper les uns des autres ou nous précipiterons-nous dans une frénésie de rencontres ? Chez bon nombre de soignants, de personnes chargées de l'entretien, et de personnels des supermarchés, il y a une grande inquiétude et aussi, je le constate, une forme de joie, car tout le monde est tendu dans un unique but. Les médecins accomplissent le cœur de leur vocation ; les hôtesse de caisse ne sont peut-être pas là par vocation mais elles assument, elles rendent le service qu'elles rendent toujours mais en ce moment, tout le monde réalise que ce service est précieux ! Le charme de ce moment, pourtant difficile, est que nous vivons concentrés sur un but qui nous unit et qui nous révèle que nous dépendons les uns des autres, quelle que soit notre place. Si modeste soit-elle, nous sommes poussés par quelque chose de plus grand. Mais nous en souviendrons-nous ? (...)

Cette épidémie est un signe supplémentaire de la nécessité de transformer notre système économique de production et de consommation. Pour un certain nombre, c'est l'occasion de retrouver quelque chose de plus profond qui les habitait et de prendre les décisions les plus profondes que le rythme de la vie ne permettait pas de prendre. Il y aura des conversions individuelles. Mais quel poids collectif ? Nous verrons bien. En tant qu'Église, nous ne sommes pas chargés de remplir les bancs de nos églises mais de guider au mieux les gens vers le salut.